

provoqué aucune émeute, aucune effusion de sang, quoique le président d'hier et celui d'aujourd'hui représentent deux parts opposées en politique.

Bien plus, le président Harrison, avant de quitter le pouvoir, a invité son successeur à dîner, en famille, et ce repas a été très gai et la réception très cordiale.

Ce petit événement, si peu important qu'il puisse paraître au premier abord, n'est-il pas plein d'enseignements et ne prouve-t-il pas quelque chose en faveur des institutions républicaines ?

Il s'agit ici du gouvernement de soixante-dix millions d'hommes, et la transition s'est faite sans révolution, sans massacres.

Vit-on jamais un roi sur le point d'être détrôné inviter son successeur, d'une autre famille et représentant des idées différentes, à passer la soirée avec lui, avant de reprendre son rang de simple citoyen dans la société ?

**** Le joli village de Rigaud était en fête, il y a quelques jours, on y célébrait les noces d'or d'un respectable couple, M. et Mme Fletcher.**

Un cinquantenaire se voit assez souvent chez nous, et il ne se passe guère de semaine où l'on n'en célèbre un dans quelque endroit de la province, mais celui-ci a un je ne sais quoi de spécial qui mérite une mention particulière, et celui qui aurait dit, vers 1830, à M. Fletcher, qu'il célébrerait un jour ses noces d'or au Canada, qu'il serait catholique et qu'il épouserait une Canadienne française, l'eût bien étonné, pour ne pas dire plus.

M. John Fletcher est, en effet, originaire d'Edimbourg, c'est-à-dire Ecossais pur sang, et semblait destiné à vivre dans son pays natal, quand un beau jour, fatigué sans doute des brouillards de la patrie de Rob-Roy, il traversa l'Atlantique et vint atterrir à Montréal.

Le pays lui plut et il s'y fixa. Il rencontra des compatriotes qui l'aiderent, car les Ecossais ont cette grande qualité qui nous manque tant, c'est de se pousser les uns les autres partout où ils se rencontrent, ce qui fait leur force et leurs succès, mais ce qui contribua surtout à lui faire adopter le Canada comme seconde patrie ce sont deux beaux yeux qu'il vit un jour à Saint-Eustache.

Ces yeux, qui sont encore fort beaux, étaient les n'irois d'une belle âme qui avait pour demeure une fort jolie personne, Mlle Adeline Barsalou.

Comme il fallait passer par la chapelle pour arriver à son cœur, M. Fletcher devint catholique : Mlle Barsalou fut Mde Fletcher.

Au dîner qui suivit, l'autre jour, la cérémonie si émouvante, si remplie de souvenirs, du renouvellement de mariage, Mgr Tanguay qui avait officié, conta, dans un petit discours plein d'esprit et de gaieté, une petite anecdote qui a charmé son auditoire sympathique.

Il y a deux ans, Mgr Tanguay, se retrouvait à Rigaud, par hasard, après bien des années d'absence, quand il fit la rencontre de M. Fletcher à qui il fut présenté.

—Monsieur, lui dit l'auteur du "Livre d'or des familles canadiennes," je suis heureux de rencontrer un homme de votre âge, car vous pouvez sans doute me dire s'il existe encore une dame—car elle a dû se marier—qui se nommait, il y a cinquante-sept ans passés, Mlle Adeline Barsalou, de Saint-Eustache ; on m'a dit qu'elle avait habité Rigaud.

—Oui, oui, fit M. Fletcher, en souriant, elle vit et vivra longtemps encore, je l'espère.

—Une jolie, jolie femme ?

—Plus jolie encore, la plus belle femme de toute l'Amérique !

—Eh bien, je voudrais bien lui rendre visite.

—Venez avec moi, je vais vous conduire.

Il le mena chez lui, où Mde Fletcher, qui ne connaissait le prélat que de nom, le reçut avec toute la grâce qui la distingue.

Et voici pourquoi Mgr Tanguay avait exprimé le désir de lui être présenté :

—Il y a longtemps de cela, j'ai dit cinquante-sept ans, j'étais collégien, quand je me rendis à Saint-Benoît, voir mon parrain, le curé Chartier. En passant à Saint-Eustache, j'arrêtai à l'hôtel Barsalou, et c'est là que je vis un moment la jolie fille qui est devenue Mde Fletcher. Le roman est

court, mais vous voyez que j'ai bonne mémoire. . .

On rit de bon cœur de ce petit épisode raconté par ce digne homme, et c'est alors que M. Fletcher le pria de venir célébrer, deux ans plus tard, la messe de ses noces d'or.

N'est-ce pas, en effet, quelque chose de gracieux que ce souvenir si lointain évoqué après tant d'années et n'est-il pas plus d'un bon prêtre de compagnie, vieillard aujourd'hui, dont les pensées solitaires sont encore illuminées parfois, d'une manière fugitive, par l'éclat de deux beaux yeux entrevus jadis, un soir d'été, alors qu'il était lui-même au printemps de la vie ?

La fête a été charmante, et, parmi les nombreux cadeaux, un surtout fit sensation : un berceau, un tout petit amour de berceau d'argent, élégamment capitonné de soie et servant de porte-bijoux, don de l'honorable Gédéon Ouimet. Il serait un peu trop petit pour un nouveau bébé.

Que si vous me demandez maintenant comment je suis au courant de ces détails, je vous dirai que c'est un secret, mais que j'ai le bonheur de pouvoir puiser souvent dans un bon livre qui parle et me donne bien des renseignements sur le passé de notre pays.

Puisse les heureux époux vivre encore de longs jours et célébrer, dans deux lustres, leurs noces de diamants !

**** Il y a eu aussi dernièrement grande fête—d'un tout autre genre—à l'université McGill, de Montréal, une fête de la science, l'inauguration d'une salle de machines et de mécanique pratique, devant servir à l'instruction des élèves-ingénieurs.**

Au moment où l'on parle tant, dans nos journaux français, de révolution nécessaire dans l'enseignement, les Anglais agissent et vont de l'avant, laissant derrière eux les parleurs et les impuisants.

La leçon est dure, mais il n'y a pas à le nier, nous n'avancions pas.

Le collège McGill prospère d'une manière prodigieuse ; on l'aide, dira-t-on, c'est vrai, mais il s'aide aussi, il a le soin de conserver toujours des relations avec ses anciens élèves, il les suit dans la vie, et pas un événement, une réunion importante n'a lieu sans qu'ils n'y soient invités.

**** J'ai quitté la Faculté de droit de McGill depuis plus de seize ans et toujours je reçois, comme tous les anciens élèves du McGill, des cartes d'invitation à toutes les fêtes qui se donnent au collège.**

Il s'en suit un lien durable et, plus tard, quand la fortune a souri à un des anciens étudiants de cette institution, il se souvient et prouve son souvenir par un don quelconque.

C'est peut-être là qu'est le secret de la prospérité de la grande université de Montréal.

**** Un débiteur a fait une vente à réméré à l'insu de ses créanciers.**

L'un de ces derniers l'apprenant, dit aussitôt, sans s'émouvoir :

—Oui, une vente téméraire, on peut faire casser ça, hein, m'sieu l'avocat ?

Sam Leduc

LE KHÉDIVE ABBAS

Il n'avait pas d'histoire, il vient de s'en faire une. Ce bambin à peine échappé du collège, pour emprunter le vocabulaire des journaux anglais, n'a pas encore dix-neuf ans, et compte à peine douze mois de règne. Avec sa figure ronde, son teint oriental et sa petite moustache naissante, on le prenait pour Télémaque, escorté de son précepteur. Il ne devait parler qu'avec précaution et on le supposait incapable d'agir. Un beau matin, l'éphèbe s'est révélé khédivé, en vertu des firmans nombreux

qui proclament l'autonomie de l'Egypte, sous la condition d'un tribut annuel d'environ vingt millions, payable au suzerain nominal, Sa Majesté le Sultan, et il a congédié, débarqué, selon le mot à la mode, un ministère tout entier.

Le coup était audacieux, l'Angleterre en a frémi. Aussitôt, elle l'a transformé en une vaste conspiration tramée contre elle par la France et la Russie, et elle a traité le jeune khédivé comme un serviteur indocile qu'il convient de mettre aux arrêts. Rien de plus naturel cependant que la conduite d'Abbas. Son père avait supporté pendant dix ans, avec une résignation exemplaire, la tutelle britannique, parce qu'elle l'avait sauvé, en 1882, d'une révolution triomphante, et lorsqu'il fut emporté soudainement par l'influenza, au commencement de 1892, il promettait encore de longues facilités au protectorat étranger sur les bords du Nil. Mais lui, Abbas, qui en 1882, venait d'entrer à peine dans sa huitième année, il n'a gardé qu'un vague souvenir de ces temps orageux. Depuis, il avait été envoyé à Vienne pour y suivre les cours du Theresianum où il recevait ce qu'on appelle l'éducation européenne, composée de langues, d'histoire et de sciences. C'est là que la fortune est venue le chercher, quelques mois avant sa majorité, pour l'asseoir sur le trône d'Egypte.



ABBAS II, vice-roi d'Égypte

Il est intelligent, il est patriote : que lui a-t-il fallu de plus pour se rendre compte de tout ce qui manque à l'Egypte, tenue en bride par l'occupation anglaise ? Il a vu à l'œuvre des ministres qui ne lui appartenaient pas, qui se contentaient d'obéir à un pouvoir occulte, qui étaient en train de convertir l'Egypte en un faubourg de l'empire des Indes, et il a eu un mouvement de révolte. Avec plus d'expérience, il aurait sans doute loupé et calculé mieux les conditions de l'heure propice ; mais qu'importe ? Nous savons aujourd'hui que si quelqu'un est réconcilié au Caire avec la domination anglaise, elle n'a de complices ni dans le khédivé, ni parmi les collaborateurs auxquels s'adresse le khédivé, quand il n'écoute que sa volonté. Abbas n'est plus un jeune homme, c'est un homme.

Sa position n'est pas commode, et quand il en souffre trop il n'a pas la ressource de pouvoir le dire très haut. Il est entouré de délateurs : jusque dans son cabinet de travail et au pied de son lit, l'influence anglaise le suit, épiant ses paroles et ses gestes, pour les rapporter fidèlement au maître qui lui est imposé par le droit du plus fort. C'est que l'Angleterre a trouvé pour servir sa politique, sur ce coin de terre qui est comme la clef de sa puissance maritime, un agent à souhait ; j'ai nommé sir Eveling Baring, aujourd'hui lord Cromer. Voilà douze ou quinze ans qu'il pratique l'Egypte, et il en sait à fond les hommes et les choses.

Professeur.—Qu'est-ce qu'un synonyme ?

Elève.—C'est un mot qu'on met à la place d'un autre lorsqu'on ne sait pas comment l'autre s'écrit.

Vous devez maintenant vous purifier le sang. Prenez la Sarseparille de Hood, le meilleur médicament de printemps, le plus effectif purificateur du sang.